

# GENRE, REPRESSION, EXIL. LA REMISE EN CAUSE IDENTITAIRE DANS LA LITTÉRATURE MEMORIELLE CHILIENNE CONTEMPORAINE

Samya DAHECH  
UNIVERSITE DE TOURS, ICD

Durant la dictature pinochétiste, des femmes militantes de gauche, sous le poids de la torture masculine, ont collaboré et sont par la suite devenues des agents à part entière de la *Direction Nationale du Renseignement*, la *DINA* (*Dirección de Inteligencia Nacional*), police politique d'État.

La répression de genre s'est avérée être une arme destructrice vis-à-vis des voix dissidentes. Contraintes à l'exil à la fin de la dictature, deux d'entre elles ont donné voix à leur expérience traumatique en publiant un témoignage de rédemption – ces dernières demandant publiquement pardon pour ces actes de collaboration : il s'agit de Luz Arce Sandoval et Marcia Alejandra Merino, plus connue sous son nom politique de « La flaca Alejandra<sup>1</sup> ». Toutefois, rejetées par leur pays natal dont le travail de mémoire collective refuse de les reconnaître comme victimes, elles sont encore aujourd'hui exclues et vouées à l'exil ou à la clandestinité.

## Collaboration et persécutions

Luz Arce et Marcia Alejandra Merino ont occupé des postes clés au sein de leur parti respectif : Arce a fait partie de la garde rapprochée (*Grupo de Amigos Personales*) de Salvador Allende en tant que membre du Parti Socialiste ; quant à Merino, elle a été l'une des dirigeants du *Mouvement de la Gauche Révolutionnaire* (*MIR*). Toutes les deux arrêtées en 1974, elles sont passées successivement par l'ensemble des centres de torture aux mains de la *DINA* : Londres 38, Villa Grimaldi, Cuatro Alamos, José Domingo Cañas. Luz Arce et Marcia Alejandra Merino font partie des nombreuses victimes de l'extrême répression de la dictature pinochétiste. Il convient d'ajouter que l'acharnement des agents était particulièrement brutal sur les femmes détenues, comme l'évoquent nombre de récits de témoignage de femmes persécutées par la dictature – pour la plupart publiés en exil. Cet acharnement se caractérise par les tortures sexuelles, visant à l'humiliation : introduction d'objets dans les parties génitales, enfermement dans la cellule nue pendant plusieurs jours, viols répétitifs par les agents mais aussi par des chiens dressés.

Après les nombreux sévices corporels subis durant leur détention, ainsi que les pressions psychologiques exercées – menaces envers la famille notamment – ces deux femmes ont livré peu à peu leurs camarades. Suite à leur collaboration active, elles sont intégrées par revirement total comme agents de la *DINA*. Menacées de mort dès 1975 par leur ancien parti, une nouvelle identité leur est attribuée par l'autorité militaire pour mener leurs missions : Luz Arce se fait désormais appeler Ana María Vergara ; Marcia Merino sera, quant à elle – entre autres noms, six en tout, cités dans son témoignage – Marta Gutiérrez Morales.

---

1 Une troisième femme est régulièrement évoquée dans les sources historiques ainsi que les témoignages de survivants sur la question de la collaboration féminine, María Alicia Uribe Gómez, « Carola », qui, elle, ne s'est pas repentie de ses actes, mais est restée fidèle à l'idéologie pinochétiste (ARCE, 1993 ; FARFAN M. y LABRA, 2010).

Malgré des approches différentes quant à la narration des faits au sein des récits de témoignage, il est intéressant de constater leur implication similaire dans le système établi par la *DINA*. Arce et Merino ont partagé leur expérience traumatique (détention dans la même cellule, soutien mutuel après les séances de torture, cohabitation dans le même appartement lors de l'exercice de leurs fonctions en tant qu'agentes). Suite à leur travail remarqué au sein de la section informatique pour la retranscription de documents, elles deviennent instructrices de la *Escuela Nacional de Inteligencia (ENI)* de la *DINA*, école de formation pour agents.

Dès octobre 1978, elles apparaissent citées dans la presse du fait de manifestations de familles de disparus dans les rues de Santiago : elles sont considérées comme des criminelles, impliquées dans la disparition de nombreux militants de gauche. Entre 1979 et 1989, elles tentent de vivre dans leur pays mais les nombreuses sollicitations à comparaître de la part de l'*Association des Familles de Détenus Disparus (Agrupación de Familiares de Detenidos Desaparecidos – AFDD)* les obligent à se cacher, à changer de domicile régulièrement. Suite à la cessation du pouvoir de Pinochet ainsi qu'à leurs premières révélations devant les tribunaux de la *Commission Nationale Vérité et Réconciliation (Comisión Nacional de Verdad y Reconciliación)*, plus connue sous le nom de *Commission Rettig*, Arce se voit obligée de quitter le pays pour l'Autriche en janvier 1991 tandis que Merino décide de continuer à vivre clandestinement sur le territoire chilien (LAZZARA, 2008 ; LIRA, 1993 ; SOTO, 1993).

Malgré leurs révélations concernant la structure de la *DINA* ainsi que les cas de certains détenus-disparus, malgré le danger que supposait la prise de parole<sup>2</sup> face aux actes de collaboration mentionnés au cours des récits de témoignage, la société chilienne refuse de les accepter comme victimes de la dictature de Pinochet. En 1993, Merino décide finalement de s'exiler sur l'Île de Pâques et Arce, qui était revenue l'année précédente pour témoigner devant la police judiciaire, se voit de nouveau contrainte de quitter le pays pour le Mexique. À l'heure actuelle, nous ne savons pas où elle vit, puisque les sources à ce propos se contredisent<sup>3</sup>.

Quoi qu'il en soit, la question de l'exil, marque bien la marginalisation de ces femmes, puisqu'à l'enfer de ce qui a été vécu – violences physiques, notamment sexuelles – fait suite l'enfer d'être stigmatisée en tant que collaborationniste, agent de la *DINA*. De fait, encore dans les années 2010, ces femmes suscitent du mépris. Arce fait l'objet de nombreuses critiques dans la presse : à titre d'exemple, la présidente de l'association des familles de détenus-disparus, Lorena Pizzaro ainsi que des députés communistes s'insurgent dans un article du journal *La Nación*, en date du 28 août 2011, contre les mesures du rapport Valech, commission complémentaire à la commission Rettig, car Luz Arce y est citée comme bénéficiaire d'aides en tant que victime de la dictature : « No aceptamos y demandamos la revisión de aquellos nombres de sujetos que están vinculados al terrorismo de Estado y que es

<sup>2</sup> Voir à ce sujet les récits de témoignage : Luz Arce (1993), *El infierno*, Santiago de Chile, Planeta ; Marcia Alejandra Merino (1993), *Mi verdad: Más allá del horror, yo acuso*, Santiago de Chile, s.n.

<sup>3</sup> Selon Michael Lazzara, « A finales de 2006, tomó la decisión de volver a Chile a pesar del rotundo rechazo que todavía despertaba en muchos chilenos. Yo me quedo con esta imagen de Luz Arce – la traidora, la conversa-rechazada, alejada por mucho tiempo de Chile a pesar de su dramático ritual de reconciliación y su desgarrador texto confesional, [...] forzada a una vida de auto exilio y de difícil regreso » (LAZZARA, 2008 : 162). A l'inverse, sur le site *Los casos de la Vicaría*, qui répertorie les éléments historiques mis en scène dans la série télévisée chilienne *Los archivos del Cardenal*, diffusée à partir de juillet 2011, il est indiqué, dans l'article d'Alejandra Matus, intitulé « Las imperdonables », que Luz Arce vit toujours au Mexique (MATUS, sd). [

una ofensa a las víctimas en esta condición cuando ellos son responsables de delitos de lesa humanidad » (« Nous n'acceptons pas [cette décision] et nous exigeons la révision de ces noms liés au terrorisme d'État ; c'est une offense aux victimes dans ces conditions de continuer à aider des responsables de crimes contre l'humanité », *La Nación*, 2011).

La marginalisation de Luz Arce, tout comme celle de Marcia Alejandra Merino met bien en avant le rapport conflictuel du Chili à son passé dictatorial.

### **Littérature mémorielle contemporaine et paradoxe**

D'un point de vue culturel, la valeur de ces textes de témoignages dans le processus mémoriel des années 2000, du fait de la position ambivalente victime/agent et de la tension narrative susceptible d'en résulter, est conséquente : ces récits deviennent une source privilégiée dans la littérature chilienne contemporaine, comme on peut le voir dans les romans *Carne de perra* (2009) de Fátima Sime et *La vida doble* (2010) d'Arturo Fontaine, appropriations romanesques de ces témoignages, qui vont nous occuper ici.

On constate que la fictionnalisation de ces récits est nécessaire à leur médiatisation, les romans obtenant un succès public que les textes sources ne pouvaient atteindre, en raison de leur caractère dérangeant lors de leur publication en 1993. La représentation littéraire des événements traumatiques s'inscrit dans la dynamique de retour de l'État chilien sur son passé problématique, ces publications intervenant dans le cadre de la Commission Valech, qui, entre 2004 et 2011, s'est chargée de mettre au jour les cas des détenus-disparus ainsi que les personnes victimes des prisons politiques et de la torture.

Les romans *Carne de perra* et *La vida doble* mettent en scène l'extrême violence de la dictature en se focalisant sur des thématiques peu étudiées jusque-là : la répression de genre conduisant à la collaboration qui, à son tour, entraîne l'exil forcé. La domination masculine, psychologique et physique, évoquée à travers la torture, le viol, l'exil, la remise en cause identitaire, en relation avec le territoire d'accueil, caractérisent ces récits, qui cherchent, précisément, à explorer la crise identitaire des personnages féminins, conséquence de la perte des repères suite aux épisodes traumatiques vécus.

Il s'agit dans les deux cas d'une écriture depuis la voix dominée – ces récits étant, totalement, dans le cas de *La vida doble*, majoritairement dans celui de *Carne de perra*, rédigés à la première personne du singulier par une narratrice correspondant au personnage de collaborationniste. Dans le cas de *La vida doble*, le récit prend voix depuis l'exil, dans un entretien avec un journaliste-écrivain, alors que *Carne de perra* emprunte les voies plus classiques d'une narration rétrospective, tout en étant supposément énoncée depuis le retour en terre natale.

### **La remise en cause identitaire**

Dans le roman de Fontaine, la complexité identitaire du personnage se retrouve dès les noms employés. « Irene », « Lorena », « La Cubanita », jamais son interlocuteur ne saura quelle est sa véritable identité : « Llámame Lorena. No Irene. Yo quiero ser tu Lorena. Nunca sabrás mi nombre real. Vivo aquí en Estocolmo con un nombre ficticio y documentación ficticia » (FONTAINE, 2010 : 37)<sup>4</sup>.

<sup>4</sup> Appelle-moi Lorena. Non pas Irene. Je veux être ta Lorena. Tu ne sauras jamais mon vrai prénom. Je vis ici à Stockholm avec un prénom fictif et une pièce d'identité fictive.

La double identité du « je » féminin indique le jeu dans lequel Lorena s'est construite en exil. Il y a une appropriation par le personnage lui-même du dédoublement identitaire imposé par l'autorité masculine lors du changement de camp, à travers l'énonciation consciente de plusieurs prénoms. L'exil s'apparente ainsi à une rupture temporelle, la personne concernée vivant en suspens dans l'attente d'un retour dans le pays d'origine. N'ayant pas de référents connus sur la terre d'accueil, l'exilée vit dans un entre-deux précaire et stratifié en deux temps distincts – le passé et le présent. Dans le portrait dressé, Lorena, l'exilée, est une femme sous antidépresseurs et somnifères, suivie par un psychiatre. Ce suivi psychologique marque les retombées de l'exil sur l'instabilité du personnage – l'exil étant lié dans son cas à un double enjeu : fuir les militants de gauche mais aussi les agents de la *DINA*, suite aux révélations faites lors de la Commission Rettig :

Viajé a Chile de incógnita, con una nueva identidad falsa y protección, y declaré por horas y horas ante un juez. Declaré durante varios días. Los delaté. [...] Omití lo que no me preguntaron, omití todo lo relativo a otros crímenes, omití mi propia participación en esos hechos (FONTAINE, 2010 : 294)<sup>5</sup>.

La double délation engendre également un processus expiatoire. Dénoncer les actes des agents de la *DINA* apparaît comme une forme de réconciliation avec soi dans le but de se reconstruire. Néanmoins, les remords conduisent Lorena à avoir des pensées suicidaires, présentées comme faisant partie de son quotidien :

Todavía aquí en Estocolmo, a veces, quisiera que alguien me diera un balazo. [...] Tú no comprendes a esta Lorena que escuchas: yo bebo el cáliz de mi propia abyección. [...] El sufrimiento no me ha putreficado. Soy una prisionera. Soy una arrastrada. [...] Sobreviví hecha un gusano, pero sobreviví. Estoy viva. Hecha mierda, muriéndome pero todavía aquí en Estocolmo (FONTAINE, 2010 : 258)<sup>6</sup>.

Dans le cas de *Carne de perra*, l'échec est double puisque l'époque vécue dans l'exil se caractérise par le constant sentiment d'être étrangère et que, lors du retour, l'identité chilienne est ébranlée par le fait de retrouver un pays que le personnage, María Rosa Santiago López, ne reconnaît plus : « ¿Qué me hizo pensar que en Chile iba en sentirme menos sola? Acá la cosa es igual o mucho peor que en Suecia » (SIME, 2009 : 24)<sup>7</sup>.

La remise en cause identitaire ne passe pas ici par l'attribution d'une nouvelle identité mais par la déshumanisation complète du personnage. Tout au long du roman, et ce dès l'incipit, son bourreau-amant ne l'appelle jamais par son prénom mais utilise exclusivement le substantif « muñeca » (poupée), qui revient 69 fois dans le texte. En voici quelques exemples :

¿Por qué nos detenemos? Dice ella. ¿No íbamos al cine? ¡Muñeca! La tarde parece de primavera. Caminar por el parque nos va hacer bien (SIME, 2009 : 5).

<sup>5</sup> Je suis allée au Chili incognito, avec une nouvelle fausse identité et une protection, et j'ai fait ma déposition durant des heures et des heures devant un juge. J'ai déposé pendant plusieurs jours. Je les ai trahis. J'ai omis ce qu'on ne me demandait pas, j'ai omis tout ce qui été relatif à d'autres crimes, j'ai omis ma propre participation à ces faits.

Toutes les traductions vers le français m'appartiennent.

<sup>6</sup> Encore ici à Stockholm, parfois, j'aimerais que quelqu'un me tire une balle. [...] Toi tu ne comprends pas cette Lorena que tu écoutes : je bois le calice de mon propre avilissement. [...] La souffrance ne m'a pas putréfiée. Je suis prisonnière. Je suis une misérable. [...] J'ai survécu tel un ver, mais j'ai survécu. Je suis vivante. Telle une merde, en train de mourir mais encore ici à Stockholm.

<sup>7</sup> Qu'est-ce qui m'a fait penser qu'au Chili j'allais me sentir moins seule ? Ici les choses sont pareilles, voire pires, qu'en Suède.

¡Qué pechos más lindos muñeca! ¡Cómo se va a querer morir! ¡Hay que aprovechar esos pezoncitos! (SIME, 2009 : 19).

El Príncipe se metió en mi cuerpo. También en mi conciencia. *Es imprescindible eliminar al enemigo, muñeca*. Yo dependía del él (SIME, 2009 : 85)<sup>8</sup>.

La violence masculine se caractérise par des formes de domination psychologique et sexuelle, puisque María Rosa se retrouve sous la tutelle de son bourreau. Remarquons au passage que plusieurs voix narratives se joignent au sein du texte : les chapitres portant sur le retour en terre chilienne se font depuis la voix du personnage alors que les chapitres renvoyant à la dictature offrent une perspective extérieure, la narration étant alors à la troisième personne du singulier. Ce choix narratologique pose la question de la distanciation du point de vue mémoriel et identitaire.

### La question de l'exil

Les réflexions menées entre autres par les chercheurs chiliens Loreto Rebolledo, Estela Aguirre et Sonia Chamorro autour du concept d'exil mettent en avant que le déplacement forcé est une expérience traumatique et le retour acquiert alors un but cathartique afin de récupérer l'identité individuelle et collective ; c'est pourquoi la marginalisation des collaborationnistes en exil entraîne un isolement social et par conséquent identitaire (REBOLLEDO, S/D ; AGUIRRE et CHAMORRO, 2009). En s'exilant, nombre de femmes chiliennes ont pris part aux mouvements féministes européens<sup>9</sup> – ce que les collaborationnistes n'ont pu faire, se voyant isolées du reste des exilés – leurs exactions pendant la dictature étant supposément connues.

Cet élément est repris dans *La Vida doble* et est central dans les expériences de l'exil narrées par Lorena à son interlocuteur. Durant une altercation avec son amie uruguayenne Claudia, elle aussi exilée à Stockholm, Lorena a reconnu à demi-mot sa collaboration, liée à sa volonté de protéger sa fille. En effet, les combattants de l'organisation terroriste Hacha Roja (équivalent dans la fiction du MIR), dont elle faisait partie, avaient décidé d'envoyer à Cuba leurs enfants afin de pouvoir continuer la lutte clandestine, ce à quoi Lorena s'était refusée, par désir de voir sa fille grandir. C'est suite à la menace par ses bourreaux d'infliger les mêmes sévices subis à sa fille, qu'elle a commencé à collaborer :

Claudia me llamó para cancelar un almuerzo. Me ha surgido un problema de última hora, se excusó. Encontrémonos la próxima semana, me dijo. Yo te llamo para fijar el día. No me llamó. La telefoneé y nunca la encontré. Lo mismo me ocurrió pocas semanas después con Mireya. Con Mario nos tomamos un café. Fue muy simpático. Quedó de llamarme y no lo hizo. Debe de haber sido entonces, creo, cuando llegaron rumores sobre mí y empecé a ser

<sup>8</sup> « Pourquoi nous arrêtons-nous ? Dit-elle. Nous n'allions pas au cinéma ? Poupée ! On dirait que cet après-midi nous sommes au printemps. Marcher dans le parc va nous faire du bien. » ; « Quelles seins magnifiques poupée ! Comment en venir à vouloir mourir ? Il faut profiter de ces mamelons » ; « Le Prince se mit dans mon corps. Aussi dans ma conscience. *Il est indispensable d'éliminer l'ennemi, poupée*. Je dépendais de lui ».

<sup>9</sup> Selon Loreto Rebolledo : « Otro nudo que convoca la memoria de mujeres estudiantes universitarias y profesionales es que el exilio fue un espacio y un tiempo en el cual tuvieron mayores oportunidades de ser ellas mismas, de tomar decisiones sobre qué hacer y cómo organizar sus vidas. Esto gracias a los logros obtenidos por las feministas en los países del primer mundo y en el caso de aquellas que se quedaron en Latinoamérica y otros países del tercer mundo por las ventajas que representaba el no contar con el control social de la familia. El exilio, para las mujeres de clase media, especialmente para aquellas con formación superior, representa una posibilidad de autonomía y de avanzar en un proceso de individuación » (REBOLLEDO, a).

dejada de lado. Nunca pude averiguar cuánto sabían o qué se rumoreaba de mí exactamente. Lo cierto es que mis amigas dejaron de llamarme (FONTAINE, 2010 : 249)<sup>10</sup>.

Le flux migratoire engendré par les dictatures latino-américaines est présenté ici comme un potentiel facteur de cohésion entre les exilées au sein de la terre d'accueil : Lorena est Chilienne, Claudia et Mireya sont Uruguayennes, Mario est Argentin. L'entraide et le soutien semblent être caractéristiques des relations sociales des migrations forcées. Toutefois, ce modèle ne peut s'appliquer aux personnes impliquées directement dans la dictature du fait de la non-acceptation de leur statut de victimes. On les oppose volontiers aux autres exilés, qui ont également souffert de la torture, mais ont résisté et n'ont pas trahi. Le territoire d'accueil accentue ainsi la perte des repères identitaires du fait de, dans un premier temps, l'arrivée sur une terre inconnue, puis, dans un second temps, l'impossibilité d'une reconstruction personnelle en lien direct avec le rejet de la communauté d'exilés. Cet épisode souligne la difficulté à forger une mémoire collective, telle que prônée dans les années 2000 à travers la récupération mémorielle unilatérale des faits traumatiques. La littérature mémorielle permet ainsi de donner l'opportunité aux voix marginalisées de faire connaître leur travail de remise en cause des actes commis, de la difficulté à se reconstruire.

Il s'agit bien de participer à cette dynamique de mise en lumière des écritures minoritaires par le recours à la médiatisation de la littérature. Cette attitude indique néanmoins la difficulté de la société chilienne à faire face à son passé : en effet, l'authenticité, la valeur de référence et l'utilité publique visées dans le discours testimonial sont remises en cause du fait de la position victime-agent puisqu'elle ne représente pas le discours mémoriel prôné par la société chilienne, alors que cette même société accueille paradoxalement de façon positive la réécriture romanesque des témoignages.

---

<sup>10</sup> Claudia m'a appelé pour annuler un déjeuner. J'ai eu un problème de dernière minute, s'est-elle excusée. Voyons-nous la semaine prochaine, me dit-elle. Je t'appelle pour fixer le jour. Elle ne m'a pas appelé. Je l'ai appelée et elle n'a jamais répondu. La même chose est arrivée quelques semaines après avec Mireya. Avec Mario nous avons pris un café. Il a été très sympathique. Il a convenu de m'appeler et il ne l'a pas fait. Je crois que c'est à partir de ce moment-là que des rumeurs à mon égard ont commencé à circuler et j'ai commencé à être mise de côté. Jamais je n'ai pu vérifier combien on en savait sur moi ou quels bruits courraient sur moi exactement. Ce qui est vrai c'est que mes amis ont arrêté de m'appeler.

**BIBLIOGRAPHIE**

- AGUIRRE, Estela, CHAMORRO, Sonia (2009), *Memoria gráfica del Exilio chileno 1973-1989*, Santiago, Ocho Libros Editores.
- ARCE, Luz (1993), *El infierno*, Santiago de Chile, Planeta.
- FARFÁN M, Claudia y LABRA, Alberto (2010), « Historia de una traición », *Qué Pasa*, 3 de setiembre.  
<http://www.quepasa.cl/articulo/politica/2010/09/19-3993-9-historia-de-unatraicion.shtml/> Dernière consultation le 17/01/2019.
- FONTAINE, Arturo (2010), *La vida doble*, Barcelona, Tusquets Editores.
- LAZZARA, Michael J., VERA G., Marisol (2007), *Prismas de la memoria: narración y trauma en la transición chilena*, trad. Pola Iriarte, Santiago, Chili, Ed. Cuarto Propio.
- LAZZARA, Michael (2008), *Luz Arce. Después del Infierno*, Santiago de Chile; Ed. Cuarto Propio.
- LIRA, Sonia (1993), « Luz Arce presentó libro con su historia », *La Época*, 18 de noviembre.
- MERINO, Marcia Alejandra (1993), *Mi verdad: Más allá del horror, yo acuso*, Santiago de Chile, s.n.
- MATUS, Alejandra (s.d.), « Las imperdonables », site *Los casos de la Vicaria. Las historias reales que inspiran la serie* Los archivos del cardenal. Géré par *Centro de Investigación y Publicaciones (CIP)* de la Faculté de Communication et de Lettres de l'Université de Diego Portales <http://www.casosvicaria.cl/temporada-uno/las-impreonables> Consulté le 12/05/2015.
- La Nación* (2011), « AFDD y PC Exigen Revisión del informe Valech por Aparición del “Fanta” y Luz Arce », 28 août. <http://www.lanacion.cl/afdd-y-pc-exigen-revision-del-informe-valech-por-aparicion-del-fanta-y-luz-arce/noticias/2011-08-28/174845.html#>. Consulté le 12/05/2015.
- REBOLLEDO, Loreto (a), « Exilio y memoria: de culpas y vergüenzas » [http://www.archivochile.com/Mov\\_sociales/exilio\\_cl/MSexiliocl0002.pdf](http://www.archivochile.com/Mov_sociales/exilio_cl/MSexiliocl0002.pdf). Consulté le 09/03/2016.
- (b), « Mujeres exiliadas. Con Chile en la memoria » <http://web.uchile.cl/publicaciones/cyber/19/rebolledo.html>. Consulté le 09/03/2016
- SIME, Fátima (2009), *Carne de perra*, Santiago, LOM Ediciones.
- SOTO, Hernán (1993), « La delatora en su infierno », *Punto Final*, n° 306, 24 de diciembre.
- Pour citer cet article: Dahech, Samya (2016), “Genre, répression, exil. La remise en cause identitaire dans la littérature mémorielle chilienne contemporaine”, *Lectures du genre* n° 12 : Literatura y migración en América latina, p. 69-75.